

Malraux, un journaliste peu banal...

Jean Lacouture

Journaliste, écrivain

Je n'ai pas rencontré Malraux dans l'exercice du pouvoir, mais bien avant, et bien après. J'ai assisté à deux ou trois conférences de presse qu'il a données au moment où il fut nommé ministre de l'Information en 1959, pendant la guerre d'Algérie, notamment à celle où il a déclaré, en tant que ministre de l'Information, qu'on ne torturerait plus en Algérie. Ce qui sous-entendait qu'on l'avait fait avant, voire que l'on torturait encore. Cette déclaration a fait une très mauvaise impression sur les chefs militaires qui sont allés voir le général de Gaulle pour lui demander de changer de ministre de l'Information. Et puis, j'ai revu Malraux à diverses reprises une douzaine d'années plus tard, au moment où j'écrivais mon livre sur lui.

Mais j'aimerais surtout parler de deux choses. Tout d'abord de Malraux journaliste. Je pense qu'il serait intéressant de rappeler que Malraux a très bien exercé ce métier, dans des circonstances très particulières. Je voudrais aussi raconter ma première rencontre avec Malraux en 1947, car elle me semble assez intéressante, en ce sens qu'elle évoque des choses fort importantes de la vie de Malraux, ses rapports avec l'Asie, l'Indochine et la Chine.

Malraux a été journaliste en 1925 après avoir décidé de partir pour l'Asie avec sa femme et son ami Chevasson afin de s'emparer de pièces magnifiques de l'art khmer dans des temples qui n'étaient alors quasiment jamais visités, notamment à Angkor, un petit temple dont il avait entendu parler et qui s'appelle Bantery-Srei. Et à 23 ans, ce jeune homme qui n'était pas un spécialiste mais avait un très grand "flair" et une femme remarquable, a entrepris ce grand voyage dans un but pour un tiers archéologique et deux tiers commercial. Ce qui est, par ailleurs, très

remarquable, quel que soit le jugement moral que l'on porte sur son entreprise, parce que c'était un art très peu connu à l'époque si ce n'est des spécialistes. Ainsi a-t-il joué sa vie, celle de sa femme et celle d'un ami, en partant sans le sou pour l'Indochine, ce qui à l'époque était une réelle aventure.

Dès ce moment, le personnage apparaît dans sa dimension aventurière grandiose. L'expédition a mal tourné, la police ayant été prévenue, et Malraux n'ayant aucunement dissimulé son entreprise. Il a été arrêté, jugé et condamné assez sévèrement, d'abord à Phnom Penh puis à Saigon. Il se trouve que j'ai connu assez bien cette histoire parce que j'avais un oncle magistrat qui était procureur général à Saigon : c'est lui qui a préparé le dossier d'accusation... Finalement, Malraux obtint le sursis grâce à l'intervention d'intellectuels français. Il est donc rentré en France après une expérience douloureuse, deux longs procès devant la justice coloniale de l'époque, ce qui était fort pénible. Il dut aussi affronter la presse coloniale, qui n'était pas faite d'enfants de cœur et qui pratiquait volontiers la calomnie. Ce que les magistrats disaient de Malraux était loin d'être aimable, mais ce qu'en disait la presse l'était encore bien moins...

« il dut aussi affronter la presse coloniale, qui n'était pas faite d'enfants de cœur »

De retour en France, Malraux, que l'aventure n'a pas dégoûté de l'Indochine, décide au contraire d'y retourner pour aller y fonder un journal, se mettre du côté des colonisés et témoigner de leur souffrance. Et voici donc Malraux reparti avec sa femme vers l'Indochine pour y fonder un journal avec des moyens dérisoires, qu'ils appellent un peu pompeusement *L'Indochine* et qui se veut un organe de combat contre le système colonial. Pas pour le supprimer, mais pour l'améliorer : les hommes de cette époque, que ce soit Gide au Congo ou Malraux en Indochine, considèrent que la colonisation n'est pas perverse en soi mais qu'elle est en voie de se pervertir, qu'il faut la corriger, donner leur chance aux colonisés, le droit à l'instruction, la liberté des voyages, l'inscription à l'université en France, etc. Ce qui était audacieux pour l'époque...

Modéré dans les objectifs, Malraux ne s'est pas privé de critiquer les administrateurs de l'époque, notamment le gouverneur de la Cochinchine qui s'appelait Cognacq et qui était un individu détestable. Il a donc vu son journal interdit et tout son matériel d'impression saisi par les autorités coloniales. Pour lancer un second journal, il est parti avec sa femme pour Hong Kong afin d'y acheter des caractères d'imprimerie en vue de recréer à Saigon un journal qu'il a appelé *L'Indochine enchaînée* et qui a redoublé de virulence. Le premier journal avait duré six mois, celui-ci moins de trois mois. Malraux a alors dû plier bagages et rentrer en France. Mais entre-temps, il avait fait l'expérience du régime colonial de l'Asie, du nationalisme indochinois et avait fait une petite plongée en Chine. Ce qui explique qu'une grande partie de son œuvre soit centrée sur la Chine et l'Indochine.

On s'est interrogé sur ce que Malraux connaissait de la Chine quand il a écrit *Les Conquistadors* et *La Condition humaine*. Pour ce qui est des *Conquistadors* (1928), il

en savait extraordinairement peu parce qu'il n'avait passé que sept ou huit jours à Hong-Kong. L'action du livre se passe à Canton, qui en est très proche. Ces quelques jours à Hong-Kong, plus l'enquête qu'il a menée, forment les données du livre qui est tout à fait passionnant. Il contient certes des erreurs et reste assez subjectif. Mais Malraux a réussi le tour de force de faire surgir la Chine avec ces quelques éléments. Ce livre rend un tel son de vérité que le lisant, Léon Trotsky, qui s'y connaissait en matière de révolution, a écrit un article dans la NRF pour

discuter la stratégie révolutionnaire décrite par
« son génie suppléait à un apparent manque d'information » Malraux dans son livre. Il fallait que ce livre fit grande impression pour qu'un homme comme Trotsky le jugeât digne d'un débat avec Malraux...

L'épisode est très intéressant, en ce sens qu'il montre parfaitement comment, à l'occasion de son travail en Indochine, Malraux a planté ses griffes dans la Chine. Ensuite, pour écrire *La Condition humaine*, il a fait un séjour d'environ un mois lors d'un tour du monde avec sa femme, en 1931.

Sur la Chine, il a recueilli des informations. Mais l'homme qui lui a le plus appris sur la Chine était un journaliste qui s'appelait Georges Manue, d'origine suisse, grand reporter pour le compte du *Journal*, un des trois ou quatre grands journaux français de l'époque. Ce journaliste avait fait un très long séjour en Chine, entre 1927 et 1931. C'est à l'occasion de son passage à Shanghai en 1931 que Malraux l'a rencontré. Manue, qui était un très bon journaliste, avait rencontré bon nombre des grands révolutionnaires chinois. Il était donc un expert de la Chine et fut l'un des informateurs les plus sérieux et les plus solides de Malraux sur ce sujet. Malraux lui devait donc beaucoup et ils étaient restés amis.

Il se trouve que lorsque j'étais moi-même journaliste en Indochine, de la fin 1945 au début de 1947, je me suis lié d'amitié avec ce fameux Georges Manue qui avait si bien informé Malraux. Et c'est grâce à lui que j'ai pu, peu après, obtenir un entretien avec Malraux dans sa villa de Boulogne. Malraux restait très curieux de ce qui se passait là-bas. Il me demanda, dès mon arrivée, de lui raconter l'Indochine de 1947. J'ai essayé de le faire : mais très vite, c'est lui qui a pris la parole, pendant une heure et demie, et de manière on ne peut plus compétente...

Ce que je veux dire par là, hormis le fait que Malraux savait faire bon accueil aux journalistes, c'est que son génie suppléait à un apparent manque d'information. Ce n'est pas une très bonne leçon de journalisme que je donne ici, parce que mieux vaut écouter celui "qui en revient". Mais c'était Malraux - un journaliste peu banal ! ■